

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 36

Artikel: La carafe et le vin
Autor: Henry
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197722>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

l'arme, lui fait comprendre le fort et le faible de toutes les positions, le prémunit contre toutes les imprudences, l'avertit du danger que deux coups chargés font courir à ses voisins et à lui-même.

L'élève sait tirer à la cible, supposons-nous, car c'est l'a b c du métier; ce qu'il s'agit de lui apprendre, c'est à se servir de son arme contre du gibier. On procédera par ordre en commençant sur le faisan, gros gibier au vol pesant. Voici l'élève devant un rideau d'arbres figurant à s'y méprendre les taillis où aime à se percher et à se blottir le bel oiseau. Dès que le jeune chasseur a fait quelques pas, il entend un bruit dans les fourrés ou voit partir à dix mètres de hauteur des faisans branchés. Ce ne sont pas des faisans, bien entendu, mais de grosses boules creuses de terre glaise qu'il doit abattre et démolir sous peine de se montrer trop mazette.

Tous les cas sont prévus, toutes les sortes de départ du gibier sont rendues fidèlement, avec l'imprévu, l'attente nécessaire et les envolées précipitées des couples restés sous le talon du chasseur.

En plaine, contre la perdrix, on l'exerce suivant la même méthode, on l'oblige à prendre le sillon par le travers, on le force à distinguer un oiseau blotti d'une motte de terre qui est presque de la même couleur, et des compagnies partent dans toutes les directions, compagnies représentées toujours par des balles en terre qu'il lui faut démolir.

Dès le 1^{er} septembre, les anecdotes sur la chasse abondent dans tous les journaux. Jacques Lefranc, du *Petit Parisien*, raconte celles-ci :

J'ai souvent entendu parler, dans mon enfance, d'un brave maître d'école qui avait la passion de la chasse et du chien courant. Son plus cruel tourment, quand il faisait la classe au village, c'était d'entendre suivre la meute du château dans le voisinage de son école. Si occupé qu'il fût de sa leçon, il trépidait chaque fois d'impatience, prêtait l'oreille, se tremoussait et en oubliait sa mission.

Comme il connaissait tous les chiens de la meute, il se rendait compte à leur voix des péripéties probables de la scène cynégétique.

Et, suivant son impression, il interrompait alors la leçon commencée pour dire à un de ses élèves :

- Tu entends ?
- Oui, Monsieur !
- C'est Miraut, n'est-ce pas ?
- Je le crois, Monsieur.
- Oui, oui, c'est bien Miraut ? proclamait le brave homme au bout d'un instant; eh bien ! alors le lièvre est fichu.

Un agent de la police de sûreté avait été chargé de surveiller, et d'arrêter au besoin, un individu demeurant à proximité d'un bois et qu'on supposait s'être réfugié là à la suite d'un méfait. Pour ne pas éveiller l'attention de celui qu'il devait ne point perdre de vue, l'agent avait revêtu un costume de chasseur. Et il trouvait que ce costume était bien celui qui lui convenait, car il était un chasseur enragé.

L'individu suspecté était également passionné pour la chasse; sous prétexte de se renseigner sur les points giboyeux du bois, l'agent l'accostait, lui parlait, le dévisageait.

Au bout de quelque temps, on s'étonna à la préfecture de police, à Paris, de n'avoir pas de ses nouvelles. Qu'était-il devenu ? Un autre agent fut envoyé aux informations.

On juge de la stupefaction de ce dernier quand il vit son collègue chassant à travers bois avec celui qu'il avait mission d'arrêter !

Les deux chasseurs étaient devenus les meilleurs amis du monde !

L'envoyé de la préfecture n'en revenait pas !

— Vous oubliez donc, dit-il à son collègue, que votre compagnon est un criminel ?

— Lui ? répliqua le premier agent... Allons donc !... On ne peut être qu'un brave homme quand on est un aussi bon chasseur.

Aujourd'hui que la question de l'alcoolisme est plus que jamais débattue, que les sociétés de tempérance déploient de plus en plus d'activité et de persévérance, les vers qu'on va lire divertiront peut-être nos lecteurs pendant quelques instants :

La carafe et le vin.

Dialogue.

Un jour, sur une table abondamment servie,
La carafe et le vin se tenaient compagnie;
Et tous deux, convains de leur utilité,
Bien avant le repas, jasiaient en liberté.
La bouteille disait :

A l'heure où chacun dîne,
Que vient donc faire ici la carafe anodine ?
Allons, retire-toi, liquide sans couleur,
Ton contact fait pâlir ma divine liqueur;
Retourne d'où tu viens, ton eau, ma toute belle,
N'est bonne toute au plus qu'à laver la vaisselle.

L'EAU

Breuvage plein d'orgueil, j'oserais vous prier
De vouloir avant tout ne pas me tutoyer;
J'existais bien avant que la vigne fût née;
Jeune présomptueux, je me crois votre aînée;
Jadis le doigt de Dieu, m'indiquant le chemin,
Me fit, pour le punir, noyer le genre humain;
L'Himalaya sentit ma mortelle caresse.
Voilà, petit Bordeaux, mon titre de noblesse.

LE VIN

Cela ne prouve pas la bonté de ton eau;
Tu ne fus, après tout, qu'un immense fleau.
Aux noces de Cana, toi-même, en Galilée,
En vin fortifiant ton onde fut changée;
De ce miracle seul, tu peux t'enorgueillir;
As-tu de ce beau jour gardé le souvenir ?

L'EAU

Tu viens me rappeler une bien sottise histoire;
Ce fait humiliant n'a rien de bien notoire;
Mais ton affreux poison, de tous ingurgité,
Abrutit lentement la triste humanité;
On verse sur les fronts l'eau sainte du baptême,
Et le cabaretier baptise aussi lui-même.

LE VIN

Produit nauséabond, va t'en, tu me fais peur.

L'EAU

Retire-toi d'ici, trop bachique liqueur.

LE VIN

Je vais, sans plus tarder, t'obliger à te taire;
Tu sers à l'infirmer, même à l'apothicaire.

L'EAU

Je suis trop bonne, hélas ! voilà mon seul défaut.
L'eau discutait en vain, le vin parlait trop haut;
Lorsque deux conviés à mines peu sévères,
Vinrent mêler le vin avec l'eau dans leurs verres.
Le fait était brutal, et cette infusion
Sut de nos ennemis hâter la fusion.

Bienheureux, selon moi, qui pourrait sans obstacle,
Opérer de nos jours un semblable miracle.

HENRY, père.

Lê Tié-troncs de Blionay.

Vo cognaitè prâo Blionay, cé galé veladzo avoué on tsaté, on pou ein amont dè Vevay.

Et bin, l'est ài dzeins dè stu veladzo que l'ai diont lè tié-troncs àobin lè tere-troncs et, se vo ne sèdès pas porquiel, vé vo lo dere :

Dào teimps io y'avai per tsi no dâi lào, dâi z'ors, dâi seingliâo et autro bitès féroces, on chai étai pas tant à noce et on poavè pas dremi su sè duès z'orolliès coumeint ora, allâ pi ! kâ la né, cliao bitès sè gainâvont pas dè veni queri lào medzi tantquè dein lè veladzo et malheu à cliao que n'aviont pas bin cottâ la

porta dè l'étrabllio; l'étiônt sù que lài manquâvè lo leindéman onna faye, onna tchivra àobin on part dè tchevri et, se y'ein avâi min, cliao bitès s'attaquâvont bo et bin à on vé et mimameint à on modzon.

Coumeint cliao lào et cliao z'ors fasiont dâi carnadzo dào dianstre pè châtore, lo Conset d'Etat avâi permet à tsacon dè lè tiâ sein ètrè d'obedzi dè preindrè on permis tsi lo préfet et lo gouvernement baillivè mimameint dâi primès à cliao qu'ein poivont èterti; mà lè lào et lè z'ors ne sont pas dâi bitès que sè laissent cajolâ coumeint on tsat et cein n'allugâvè pas tant lè tsachâo qu'ein aviont on bocon poaire, kâ cliao z'animaux vo déchicotériônt on chrétien tot coumeint on muton et s'on vint à lè manquâ, àobin que voutron fusi vignè à ratâ, faut sè dépatsi dè dècampâ, et s'on à dâi eind-zalirès pè lè z'ertets que vo grâvont dè corrè, vo z'ètès fottu, kâ, vo châtont dessus et hardi ! la boustiffaille.

Don, ia dza grantein, on or avâi fe sa tanna dein lè bou ein amont dè Blionay et vegnai roudâ la né pè lo veladzo io l'avâi dza fé cauquies bouès souyès dè tchivrés, dè mutons et dè tot cein que poi accrotsi.

Déval la né, lè dzeins sè cottâvont dedein et et nion n'ousâvè ressailli; lo dié ne criâvè rein mé lè z'haorès et n'avâi papi on tsat défrou, tant l'aviont poaire.

Mâ, nion n'avâi onco jamé vu cé or, quand bin l'aviont dza fé dâi battiès dein lè z'einverons.

Tot parai, onna né pè vai Tsalandâ, que la louna baillivè bin, on citoyen vint derè à syndico que l'avâi apêcu l'or dèzo on gros tsatagni on pou ein amont dào veladzo.

Lo syndico, qu'étâi on tot crâno, fe senâ à o fu et l'eut astout à sa mandze 'na veingtanna dè citoyens avoué dâi fusi et partont avoué lo gaillâ qu'avâi vu la bite contre l'eindrai io étâi l'or.

— Vaidès-vo pas cé affère nâi à fin bas dào tsatagni ? se fe noûtron coo ài z'autro.

— Oi, ma fai, dese lo syndico, n'ein la bite sti iadzo !

Y'avâi bin, coumeint lo gaillâ desâi, on gros affère nâi tot avau dè l'arbro et coumeint la louna cliairivè onco prâo clia né, cé affère trantsivè su la nai et on arâi djurâ que cein ré-mouâvè.

— Vaidès-vo pas, syndico, le budzè ora !

— Oi, ma fai, dese on municipau.

— Pas tant dè cliao z'affères, fe lo syndico, vo z'âi trè-ti tserdzi n'est-te pas ? Et bin vo z'allâ trè-ti meri su la bite et ào coumeindé-meint dè feu ! hardi ! teri lo gatolion !

— En joue !... feu !

Et vouaïque 'na débordenaie dào cinq cents diablo que cein redrobliâvè tantquè pè su lè monts dè Tserdena.

— Budzè adé ! dese lo sergent ein vouaitieint l'or.

— Eh bin, tserdzi vito tsacon onco on coup !

Et vouaïque mé 'na débordenaie dè la met-sance, pi què la premiere.

— Sti iadzo, l'est tiâ ? desiront cliao ci-toyens; no faut allâ vairè, se fasiont; mà n'ousâvont ni lè z'ons ni lè z'autro s'approtsi dè la bitè.

— Et bin retserdzi tsacon onco on coup et mé, y'adrè lo premi, se fâ on municipau, mà vo vindrè ti après mé, po se dâi iadzo... vo sèdès... ne l'âi mè fié pas trào et ne mè tsau pas dè mè fère agaffâ ora !

Ye vont don ti lè z'ons après lè z'autro, coumeint 'na granta serpeint sur la nai et qu'est-te que troviont :

Lo tronc dào tsatagni io la nai avâi fondu pè lo fin bas pè lo sèlâo dè la dzornâ et cein fasâi 'na pliaça naira su la nai; l'étâi don cé tronc que l'aviont prâi por on or.

Ma fai, vo vaidès d'ice lè recaffaîs; mà n'ont